

ongles, et le quatrième et le cinquième orteil de chaque doigt étaient unis par une membrane.

TROISIÈME GÉNÉRATION. — Le *grand-père* possédait seulement les premières phalanges des huit doigts; les pouces étaient flasques et les articulations phalangiennes imparfaites.

Il avait deux frères et dix sœurs, parmi lesquels :

Une *sœur* était privée des huit phalanges moyennes et des ongles ;

Une *seconde sœur* avait les phalanges moyennes et les ongles des troisièmes doigts absents ;

Une *autre sœur* avait l'index droit normal et les sept autres doigts privés de seconde et de troisième phalange ;

Un *frère* avait les mêmes malformations que la sœur précédente ;

Tous les quatre avaient une irrégularité des orteils ;

Un *autre frère* était marié et avait quatre filles. La première était bien conformée, les trois autres manquaient des secondes phalanges et des ongles de tous les doigts. Pas de renseignement sur le dernier frère et les autres sœurs.

QUATRIÈME GÉNÉRATION. — La *mère du grand-père* et trois de ses sœurs étaient privées des seconde et troisième phalanges, et des ongles des huit doigts et de la seconde phalange des quatre orteils.

CINQUIÈME GÉNÉRATION. — La *grand-mère maternelle* avait les mêmes parties absentes.

SIXIÈME GÉNÉRATION. — Il en était de même chez la *grand-mère maternelle*.

SEPTIÈME GÉNÉRATION. — Sa mère a été la souche qui a créé ce vice de conformation.

Une tradition conservée dans la famille attribue la source de cette malformation à une menace du mari de la bisaïeule : celle-ci avait cueilli la seule pomme que portait un arbre, et le mari, qui avait défendu d'y toucher, s'emporta et émit le souhait que les doigts qui avaient touché la pomme fussent coupés. La femme était enceinte; elle fut effrayée, et l'enfant qui vint au monde fut la victime du souhait paternel.

Ph. Roux a opéré d'un bec-de-lièvre double un enfant n'ayant que trois doigts à chaque main et dont le père, jadis opéré d'un double bec-de-lièvre, n'avait également que des mains ornées de trois doigts. Ces anomalies héréditaires du système osseux sont si bien connues, que les éleveurs anglais de Durham en ont tiré parti pour faire reproduire à volonté les animaux de boucherie avec de très-petits os recouverts de masses charnues considérables dans les parties les plus goûtées des amateurs. On peut, à l'exemple de Blackwell, Fowler, Pajet, Princes, transporter d'une race à une autre, ou d'un individu à ses produits, telle ou telle proportion de membre ou de partie. Ayant précisé le caractère physique à transmettre, on unit les mâles et les femelles qui le présentent au plus haut degré possible de développement, et, à défaut d'individus étrangers, on peut allier les rares produits où ils se propagent avec les pères ou mères, frères ou sœurs. C'est la propagation suivie *dans le même sang*. Des résultats semblables, des conformations différentes, et des monstruosité de tout le corps ou de chacune de ses parties, ont été obtenus par ce procédé, chez des pigeons et des souris par le docteur Dauncy, et sur des poules et des chiens par John Sebright. Dans l'espèce humaine, ainsi que le fait remarquer M. Lucas, les choses se passent de la même manière, et il n'est pas rare de voir se per-

pétuer l'étroitesse du bassin chez les femmes, la largeur d'épaules et de la tête chez l'homme, la longueur des membres, etc., circonstances très-importantes au point de vue de la parturition. — J'ai connu une dame relativement bien conformée, dont le mari était fort large des épaules, et qui eut ses deux premiers enfants tellement volumineux des épaules et de la tête, qu'il fallut les sacrifier dans le sein de la mère pour les en arracher. A sa troisième couche, elle fut mise à un traitement débilitant qui amoindrit le fœtus et permit l'accouchement naturel. A ces faits, il faut ajouter la déformation de la tête dans certaines races; la déformation de jambes chez les chiens bassets qui sont devenues des difformités héréditaires.

Les systèmes nerveux, circulatoire, digestif et musculaire subissent dans leur développement ou dans leur disposition l'impression générative au plus haut degré, et leurs variétés de forme ou de fonctions se transmettent souvent des parents à leurs enfants. Gall indique la transmission héréditaire d'une grande masse de cerveau, du volume et de la forme de ses circonvolutions. Corvisart signale dans quelques cas celle de l'hypertrophie du cœur avec dilatation des vaisseaux, et ailleurs la transmission d'une disposition inverse, dans laquelle le calibre des vaisseaux est, au contraire, fort diminué. Piorry mentionne un fait d'hérédité de la varicocèle sur trois générations successives. Des observations analogues ont été faites sur le diamètre des ouvertures naturelles du bas-ventre, à l'ombilic, à l'anneau inguinal et crural, et sur l'hérédité des hernies congénitales. Enfin il n'y a pas jusqu'aux diverses nuances de coloration qu'on rencontre dans les tissus profonds de l'économie et dans les membranes muqueuses qui ne puissent se propager des parents aux produits, aussi positivement que les caractères de la couleur de la peau, des cheveux, des poils, etc.; seulement, comme le remarque Lucas, ces diverses colorations, soit internes, soit externes, ne se rencontrent pas toujours sur les produits dans les mêmes tissus qu'elles affectaient chez les parents; souvent on voit une sorte de transposition de l'intérieur à l'extérieur, ou réciproquement. Ainsi les agriculteurs savent très-bien que pour avoir des moutons avec une laine parfaitement blanche, il faut non-seulement écarter du troupeau les brebis et les béliers tachetés sur la laine ou sur la peau, mais encore ceux qui le sont sur la langue et sur la voûte palatine; il suffit, en effet, qu'un bélier ait une tache noire sur la langue pour produire des agneaux tachés de noir sur le dos ou partout ailleurs.

C'est qu'en effet la ressemblance interne peut être complète et la ressemblance externe nulle, ou, réciproquement, la ressemblance interne nulle et l'externe complète; elles peuvent être partielles l'une et l'autre et n'affecter ni les mêmes éléments ni les mêmes points; l'une peut être complète et l'autre partielle; elles peuvent être nulles toutes deux.

L'impression séminale, manifeste sur une ou plusieurs parties extérieures ou intérieures du nouvel être, n'est pas limitée à la forme de ces parties; elle étend son influence sur toute la constitution et sur l'exercice des fonctions de l'individu. C'est elle qui favorise la transmission héréditaire de la prédominance d'un appareil d'organes ou seulement de la susceptibilité spéciale d'un tissu, de manière à caractériser l'hérédité des constitutions, des tempéraments et des idiosyncrasies.

M. Lucas rapporte tous ces phénomènes à l'hérédité des fluides. Pourquoi cette distinction? Est-ce que la composition différente des liquides, dans les divers tempéraments et dans chaque idiosyncrasie, est distincte de la composition des solides et de l'impression promorphique séminale? Assurément non. Ce sont autant d'effets variés de la cause simple dont j'invoque l'influence, et il n'y a pas lieu d'entendre son action à l'altération exclusive des liquides, si ce n'est dans un sens figuré. Il faut lui rapporter la prédominance d'action de l'appareil circulatoire et la pureté héréditaire du sang, d'où dépendent le tempérament sanguin, la force de la constitution, la pléthore et ses conséquences. Elle est la cause, non pas unique, mais principale de la reproduction et de la multiplication des tempéraments nerveux, bilieux et lymphatiques, et de leurs prédispositions morbifiques particulières. Toutes les idiosyncrasies dont je parlerai plus loin sont en grande partie sous sa dépendance. Chacun sait que les enfants nés de parents bien portants et de race vigoureuse jouissent d'une constitution robuste qui résiste aux mêmes causes de maladies auxquelles succombent les enfants de parents chétifs et faibles. La longévité est héréditaire, et, bien qu'une foule de causes, telles que la misère, les professions, les climats, etc., puissent l'abrégier, il est incontestable que, placés dans des milieux et des circonstances analogues, les individus nés de parents à longue vie ont les mêmes chances de parvenir à un âge avancé. Rush dit n'avoir pas connu d'octogénaire dans la famille duquel il n'y eût des exemples fréquents de longévité. Réciproquement, il y a des familles où l'on meurt jeune, et dans lesquelles l'organisation délicate ne peut lutter longtemps contre les causes de destruction qui nous entourent. Dans la famille Turgot, on ne dépassait guère l'âge de cinquante ans, et l'homme qui en a fait la célébrité, voyant approcher cette époque fatale, malgré toute l'apparence d'une bonne santé et d'une grande vigueur de tempérament, fit un jour observer qu'il était temps pour lui de mettre ordre à ses affaires et d'achever un travail qu'il avait commencé, parce que l'âge de durée dans sa famille était près de finir; il mourut en effet à cinquante-trois ans. « Tout atteste, dit Lucas, que la macrobie tient à une puissance intime de la vitalité, puisque ces individus privilégiés l'apportent en naissant, avec la vie. Cette vitalité est si particulière et si profondément empreinte dans leur nature, qu'elle s'y caractérise dans tous les attributs de l'organisation. Elle donne à la plupart une sorte d'immunité contre les maladies. C'est la vie tout entière avec ses dons et toutes ses facultés qui persiste chez eux; leurs fonctions sensoriales, leurs fonctions affectives, leurs fonctions mentales, leurs fonctions motrices, leurs fonctions sexuelles, tout s'accomplit dans ces organisations avec une énergie, une régularité, une persistance incompréhensibles. » J'ai déjà dit que la croissance exagérée pouvait être héréditaire, mais ce n'est pas tout; dans certains cas, c'est à un âge déterminé qu'elle se manifeste, soit prématurément, à la seconde dentition; soit au contraire, d'une façon tardive, longtemps après la puberté, et alors cette croissance irrégulière et rapide, devient souvent l'origine d'accidents graves et du développement des maladies chroniques.

La fécondité et même la durée du travail se transmettent héréditairement dans quelques familles. « Il n'est pas rare, dit Cazeaux, de voir le travail offrir toujours les mêmes caractères pendant trois ou quatre générations successives, et la mère,

la fille et les petites-filles se faire remarquer par la lenteur ou la rapidité de leurs accouchements. » Quant à la fécondité, c'est un fait bien établi par de nombreuses observations de grossesses gémeillaires chez les femmes d'une même famille. La plus curieuse de toutes est celle d'Osiander, relative à une femme qui, en onze couches, avait mis au monde trente-deux enfants; elle était née elle-même avec trois autres jumeaux, et sa mère avait eu trente-huit enfants.

La nature morale de l'homme, ses penchants, ses défauts, ses qualités et ses vices se transmettent encore plus sûrement par la génération que sa conformation physique extérieure ou intérieure. Pour être moins appréciable, le fait n'en est pas moins certain, et si la transmission n'est pas nécessairement constante et peut être empêchée par le croisement, l'éducation morale ou religieuse, elle n'est pas moins établie sur des preuves irréfragables. C'est sans doute un malheur de voir l'opinion rendre le fils responsable des fautes de son père; mais il n'en saurait être différemment, l'expérience de l'humanité est là: il y a des familles où le penchant à l'ivresse, au jeu, à la luxure, au vol et au meurtre, est très-manifestement héréditaire, et les exceptions à cette loi sont peu nombreuses. Que dans un effort de leur imagination les romanciers fassent de ces exceptions une règle et tentent de réhabiliter au théâtre ou dans les livres de malheureux parias sur lesquels pèse une honte de famille, je le comprends, mais le succès d'une pareille œuvre est impossible. Noblesse oblige; la gloire du père couvre sa descendance, et c'est justice. Que sa honte rejaillisse donc sur sa postérité! Comme le dit Plutarque, les êtres produits par génération ne ressemblent point aux productions de l'art. Une fois terminées, celles-ci n'appartiennent plus à l'ouvrier, faites par lui elles ne sont pas de lui; au contraire, ce qui est engendré provient de la substance même de l'être générateur, tellement qu'il tient de lui quelque chose qui est très-justement puni ou récompensé par lui, car ce quelque chose est lui.

II. Hérédité morbide.

De l'impression séminale physiologique capable de perpétuer la vitalité d'un être, son moral, sa longévité, sa croissance, sa couleur, sa forme, ses vices de conformation, son tempérament, ses idiosyncrasies, sa constitution, à l'impression générative et morbifique, il n'y a qu'une bien petite distance, et pour ceux qui ont lu ce que je viens de dire dans les pages précédentes, cette distance est nulle. Le fait est le même dans l'état physiologique et pathologique. Ce que l'on sait du premier préjuge la question par l'autre. Au reste, il n'y a rien à préjuger ici, car des milliers d'observations prouvent l'existence des maladies héréditaires et je n'essayerai pas de démontrer à nouveau ce qui est déjà parfaitement établi.

I. *Maladies des organes des sens.* — Si l'on observe ce qui se passe dans les organes des sens, on voit que leur disposition, leurs qualités et leurs défauts, se transmettent ordinairement aux enfants. Je connais un exemple de strabisme à la quatrième génération, et, chose curieuse! le dernier enfant est né sans difformité des yeux. Ce n'est qu'à l'âge de six ans que le strabisme s'est produit en quelque sorte d'une manière subite, du jour au lendemain. La science est remplie de faits semblables. La myopie et la presbytie sont héréditaires, et, à cet égard,

més observations confirment celles des auteurs. — Il en est de même de l'héméralopie. Ainsi, Florent Cunier (1) rapporte l'histoire d'une héméralopie héréditaire depuis deux siècles chez les descendants d'un même individu, comprenant six générations. Sur 629 descendants, 85 l'avaient offerte à leur naissance ; elle passait particulièrement de la mère à la fille et n'omettait jamais un degré de filiation pour reparaitre ensuite. Dès qu'un membre de la race en était délivré, il ne la transmettait plus à ses enfants.

Stiévenart (2) cite un cas analogue : « L'aïeule maternelle de M. X..., décédée à soixante-quatorze ans, était atteinte d'héméralopie ; de ses dix enfants cinq naquirent héméralopes. L'un de ceux-ci, la mère de M. X..., eut trois enfants, dont le premier et le dernier cessent de voir au crépuscule. M. X.... s'est marié deux fois : un garçon qu'il eut de sa première femme est atteint de cécité nocturne ; des quatre enfants qu'il eut de la seconde, un seul hérita de l'infirmité de son père.

Il faut en dire autant de la nyctalopie, de l'amaurose, d'après Portal, Beer, Demours, et même de la cataracte, d'après Richter, qui a opéré un malade dont le père, l'aïeul eurent cette maladie. M. Maunoir (3) l'a observée sur sa femme, son fils, son grand-père, l'oncle, la tante et plusieurs cousins du côté paternel. On rapporte qu'à Lille un homme affecté de cataracte eut une série d'enfants qui offrirent la même lésion dès leur enfance. Ph. J. Roux a opéré les trois frères nés d'un père ayant eu la cataracte, et le quatrième enfant fut atteint un peu plus tard. Nélaton a publié un fait semblable (4) observé chez une malade affectée de cataracte et qui avait connu onze membres de sa famille atteints de la même altération du cristallin.

En pareille matière, ce n'est pas le nombre des faits qui entraîne la conviction, c'est leur nature. Ceux que je rapporte ont une signification telle, qu'elle peut se passer de l'autorité du nombre.

Un certain nombre d'observations prouvent la transmission héréditaire possible de la surdité et de la surdi-mutité ; mais ici, comme dans tout ce qui est relatif aux impressions génératives, il n'y a rien de constant, de fixe et d'absolu.

II. *Maladies de la peau.* — La sensibilité exagérée de la peau ou son anesthésie sont manifestement héréditaires, moins cependant que ne le sont les maladies cutanées produites par le vice ou la diathèse herpétique. Celles-ci présentes, passées ou à venir, guéries ou non, ont la plus grande tendance à se reproduire par la génération. Ce n'est peut-être pas dans les hôpitaux ni par de simples renseignements qu'on arrive à se former une conviction à cet égard ; c'est dans la ville et par les rapports intimes de confiance qu'on peut se créer dans les familles que cette question tant débattue trouve une solution affirmative. Chacun nie, par ignorance ou par vanité, les différentes maladies de peau telles que herpès,

(1) Cunier, Mémoire présenté à la Société de médecine de Gand.

(2) Stiévenart, *Annales d'oculistique*, t. XVIII, p. 163-164.

(3) Maunoir, *Essai sur quelques points de l'histoire de la cataracte* (Mém. de la Soc. d'observation, t. I, p. 79).

(4) Surrenaud, thèse citée.

gourmes de la tête, du visage et des oreilles, les eczéma des orifices muqueux, etc., qu'il a eu à subir. Il faut suivre le développement des générations dans leur foyer pour les voir, sans paraître les regarder, pour les bien connaître sans faire d'enquête officielle. Alors on sait vite à quoi s'en tenir sur la pureté du sang des familles, et la moindre expérience à cet égard vaut mieux que les détestables statistiques faites dans les hôpitaux sur des renseignements erronés.

Il n'est personne qui n'ait pu s'assurer très-souvent de la transmission héréditaire des maladies herpétiques. Pour mon compte, j'en ai vu bien des exemples. Dans une maison, je connais des blépharites ciliaires chez la grand'mère, la fille et le petit-fils ; des gourmes de la tête et du visage sur les membres de trois générations ; des lichens sur trois générations également, une ichthyose chez le père et les enfants. Tous les dermatologistes ont publié des faits de ce genre, et ici encore, c'est moins le nombre que la qualité des faits qui doit être appréciée. Alibert (1) a vu des cas de psoriasis héréditaire. J'en dirai autant de l'éléphantiasis (2), du purpura hemorrhagica, dont je connais un exemple d'hérédité, de l'ichthyose, ainsi qu'on peut le voir sur les mâles de la famille Lambert, observée par Et. Geoffroy Saint-Hilaire (3). « À l'exception du visage, de la plante des mains et des pieds, tout le corps de cet individu était revêtu d'excroissances cornées, bruissant l'une contre l'autre au frottement de la main. Édouard Lambert eut six garçons qui tous, ainsi que lui, dès l'âge de six semaines, présentèrent la même singularité. Le seul qui survécut la transmit comme son père à tous ses garçons, et cette transmission, marchant de mâle en mâle, s'est ainsi continuée chez la famille des Lambert pendant cinq générations », à ce point qu'un esprit trop complaisant voulut essayer de croire qu'il assistait à la formation d'une nouvelle race dans l'espèce humaine.

Sauf les maladies cutanées parasitaires, toutes les autres, qui résultent d'un vice du sang et de la diathèse herpétique, sont susceptibles de se transmettre, par impression générative, au produit de la conception. Seulement l'impétigo du père ne correspond pas inévitablement à l'impétigo de l'enfant, il produira ici un eczéma, ailleurs un lichen, etc. J'admets l'hérédité de la diathèse plutôt que l'hérédité de l'affection locale, qui cependant se montre quelquefois, témoin le fait d'ichthyose dont je viens de parler.

III. *Maladies du sang.* — Les maladies du sang et des liquides, leurs altérations diverses, en rapport avec autant de manières d'être de l'organisme, sont souvent des maladies de famille, et n'ont d'autre origine que l'impression générative. *D'un phlegmatique naît un phlegmatique, d'un bilieux un bilieux*, dit Hippocrate (4). Nous avons changé bien des choses en médecine, mais nous ne change-

(1) Alibert, *Monographie des dermatoses ou précis des maladies de la peau*. Paris, 1835, et *Dictionnaire des sciences médicales*. Paris, 1818, t. XXIII, p. 369, article ICHTHYOSE.

(2) Annesley, *Researches into the causes, nature and treatment of the more prevalent India diseases*. London, 1828.

(3) Et. Geoffroy Saint-Hilaire, *Bulletin de la Société philomathique*, n° 67, et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire générale des anomalies*. Paris, 1832, t. I, p. 344.

(4) Hippocrate, *De la maladie sacrée* (Œuvres complètes, trad. Littré. Paris, 1849, t. VI, p. 365).

rons jamais cette vérité-là. Pourquoi la *pléthore*, l'*aglobulie* de la chlorose, la *dé fibrination* du purpura, le podagrisme, le lymphatisme, le syphilisme, etc., s'observent-ils sur les générations successives d'une même famille, si ce n'est par suite de l'impulsion primordiale viciée transmise au germe, lequel rend un peu plus tard ce qu'on lui a donné? Semblable au signe de télégraphie électrique qui se reproduit à 200 lieues de distance par l'impulsion d'un agent invisible, l'empreinte viciée du procréateur se transmet à la descendance et reparait tôt ou tard avec le même caractère dans la nature de l'être procréé. Les uns, nés de pléthoriques, sont pléthoriques eux-mêmes et prédisposés au développement des maladies inflammatoires; les autres, nés de parents dont le sang appauvri en fibrine leur cause des hémorrhagies fréquentes, ont eux-mêmes une véritable prédisposition aux ecchymoses et aux hémorrhagies. J'ai déjà cité l'exemple d'une dame morte d'un purpura hemorrhagica, et dont la fille, âgée de cinquante ans, m'a présenté la même affection. Frédéric Hoffmann, Hufeland, Roche, Sanson (1) ont rapporté des exemples d'hémorrhagie héréditaire. Rien n'est plus vrai pour l'épistaxis, pour l'hémoptysie, l'hématurie des pays chauds, les hémorrhoides, etc. Mais, pour ne parler ici que des hémorrhagies qui ont l'altération héréditaire et primitive du sang pour cause, ce qui a lieu dans l'hémorrhaphilie, je citerai surtout les exemples d'individus qui, pour la moindre cause, ont des épanchements ou des écoulements de sang peu en rapport avec l'altération des solides. Souvent alors la maladie présente au début les formes de l'arthrite et du rhumatisme. Un homme succomba à une double hémorrhagie; sur dix-sept petits-enfants et arrière-petits-enfants qu'eut cet homme, cinq moururent d'hémorrhagie, pour des blessures insignifiantes, et tous les autres furent sujets à des hémorrhagies spontanées mortelles pour plusieurs d'entre eux (2).

Une femme établie en Amérique, près de Plymouth, transmet à tous ses enfants une telle disposition aux hémorrhagies, que non-seulement les égratignures ont pu déterminer des pertes de sang considérables, mais encore que la guérison de ces plaies n'a jamais pu être obtenue d'une manière durable chez certains membres de cette famille. Les mâles seuls étaient sujets à cette hémorrhagie, en même temps qu'ils avaient un rhumatisme articulaire (3).

Le père de la famille E. P..., arrivé à l'âge de quatre-vingt-six ans, eut douze enfants, cinq fils et sept filles; parmi eux quatre enfants, trois fils et une fille moururent d'hémorrhagie. La plus jeune des filles, qui n'avait jamais présenté de symptômes de cette prédisposition, se maria à un vigoureux garçon; elle en a six enfants, quatre garçons et deux filles: trois des garçons périrent d'hémorrhagie.

IV. *Maladies constitutionnelles.* — Le rhumatisme, le lymphatisme, le podagrisme, le biliosisme, la glycohémie, etc., sont également des états morbides héréditaires, qui constituent des prédispositions morbifiques d'autant plus fa-

(1) Roche et Sanson, *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, 4^e édit. Paris, 1844, t. II, p. 2.

(2) Piorry, *loc. cit.*

(3) Piorry, *loc. cit.*

cheuses que les maladies ayant de pareils vices du sang et des humeurs pour nature sont généralement fort graves. M. Piorry a nié l'hérédité du vice rhumatismal, par la raison toute simple qu'il ne considère pas le rhumatisme comme une diathèse, mais comme une maladie toute locale. Je ne partage pas cette manière de voir, et à l'état aigu comme à l'état chronique, je considère, avec toute l'antiquité et avec la plupart des médecins modernes, le rhumatisme comme une affection générale, c'est-à-dire une altération du sang ayant pour détermination morbide le système fibro-séreux en général. Une foule d'observations établissent la réalité de sa transmission héréditaire.

Le *podagrisme*, ainsi que la goutte, la gravelle ou l'apoplexie, qui en sont les conséquences, est généralement considéré comme une disposition héréditaire. La statistique favorable de Scudamore sur ce point n'ajoute rien au *consensus* de ce fait antérieurement établi et confirmé ultérieurement par les observations de tous. Seulement de nos jours la science a précisé davantage les conditions de cette transmission par la découverte de la diathèse urique. En effet, chez les goutteux, le sang renferme une notable quantité d'acide urique, cause de gravelle et des incrustations précoces des artères cérébrales qui disposent à l'apoplexie. Voilà pourquoi on peut dire que le podagrisme, en se transmettant par génération, produit, soit la goutte, soit la gravelle, soit enfin l'apoplexie, ou plusieurs de ces états morbides réunis ensemble chez la même personne. Dans les maladies diathésiques héréditaires il ne faut pas chercher la preuve de l'hérédité dans une manifestation extérieure identique, car on s'exposerait à passer à côté de la vérité; il faut, à l'exemple de Barthez, la chercher dans toutes les maladies de même nature, quelque différentes qu'elles soient dans leur forme et dans leur siège, pourvu qu'on puisse les rapporter à un principe commun. Or, c'est là ce qu'on est conduit à faire pour la gravelle et la goutte, dues à la diathèse urique du podagrisme.

Il en faut dire autant du *syphilisme*. Nulle part d'ailleurs, quoi qu'en aient dit plusieurs médecins, n'éclate avec autant de puissance la réalité de l'influence des impressions génératives sur l'avenir du produit de la conception. La doctrine exclusive de la contamination des enfants au passage de la vulve dans le cas de syphilis héréditaire n'est plus soutenable, et tout le monde a dû revenir à la doctrine ancienne de l'hérédité de la syphilis par infection primitive du germe au moment de la fécondation. C'est de cette maladie que Joseph de Maistre (1) a pu dire: « Elle agit sur le possible, tue ce qui n'existe pas encore et ne cesse de veiller sur les sources de la vie pour les appauvrir et les souiller. » En effet, soit par le père, soit par la mère, l'ovule vicié par la syphilis peut périr au bout de quelques mois, amener ces avortements dont on empêche le retour par l'emploi du mercure; ou bien, au contraire, il se développe régulièrement, et, à la naissance, c'est un enfant tantôt couvert de syphilides cutanées ou viscérales, tantôt sain en apparence, mais destiné à être prochainement victime de la diathèse syphilitique qu'il apporte avec lui. Depuis, les faits de ce genre se sont multipliés, et malgré les dénégations les plus systématiques, la vérité s'est fait

(1) De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 55.

jour ; les observations de P. Dubois, de M. Depaul, et celles que j'ai publiées (1), sont acceptées de la majorité des médecins. Ici encore le syphilisme, comme la goutte et la scrofule, se montre comme un protéé avec des apparences toutes différentes chez les individus, de sorte que, si l'on ne sait par quel lien de nature rattacher ces lésions différentes que la même cause produit, on s'expose, comme je l'ai vu, à méconnaître la réalité de l'action héréditaire dans la production de ces accidents.

La part de l'impression séminale, dans la production du *scrofulisme*, n'est pas contestée. On s'accorde généralement pour reconnaître l'hérédité de la scrofule et s'il y a des dissentiments sur quelques points de détail, c'est uniquement parce qu'on n'a pas su rapporter au scrofulisme une foule de lésions qui en dépendent. Il en résulte alors qu'on ne trouve pas l'hérédité de la diathèse là où elle existe. Le scrofulisme est la prédisposition morbifique la plus générale et la plus fâcheuse des climats froids et tempérés. Il faut lui rapporter la tuberculose pulmonaire, cérébrale, mésentérique, ganglionnaire et séreuse ; les scrofulides osseuses, muqueuses et cutanées. Elle est très-certainement, et plus certainement qu'aucune autre, transmise par l'impression générative.

Si, à l'exemple de Lebert (2) et Villemin (3), on sépare les tubercules de la scrofule, alors on trouve que la phthisie pulmonaire n'est pas produite par l'hérédité ; mais si, faisant justice de cette erreur, on réunit par leur nature identique ces lésions différentes par la forme, on voit que la phthisie pulmonaire, comme toutes les tuberculisations organiques, se rencontrent chez des sujets dont les parents ont eu des tubercules dans le poumon, dans d'autres tissus, ou des scrofulides osseuses, muqueuses ou cutanées de différentes espèces. Je note avec soin, depuis plusieurs années, dans la ville ou dans les hôpitaux, et principalement dans mon service de scrofuleux à l'hôpital des Enfants malades, ce qui est relatif à la question de l'hérédité, et j'ai trouvé, dans la grande majorité des cas, chez les ascendants et collatéraux des phthisiques, des tuberculeux mésentériques, cérébraux, ganglionnaires et autres, des scrofulides des os, des muqueuses et de la peau. Réciproquement, dans les cas de scrofulides cutanées ou osseuses, on trouve chez les parents des maladies de même nature ou des tuberculoses viscérales quelconques.

Le *cancérisme*, ou nosorganie cancéreuse, fibro-plastique, épithéliale, etc., se transmet souvent dans les familles par voie d'hérédité ; mais d'une manière moins constante que le scrofulisme.

En prenant sous la désignation de *cancérisme* : l'aptitude au développement du vrai cancer squirrheux, encéphaloïde et mélanique ; des tumeurs épithéliales, des tumeurs fibro-plastiques, chondroïdes, etc., maladies diathésiques caractérisées par la production d'éléments destructeurs presque impossibles à déraciner et qui reviennent dès qu'on les enlève, sur la même place ou dans les ganglions lym-

(1) Bouchut, *Traité pratique des maladies des nouveau-nés et des enfants à la mamelle*, 6^e édition. Paris, 1874.

(2) Lebert, *Traité des maladies scrofuleuses*. Paris, 1849, p. 69.

(3) Villemin, *Études sur la tuberculose*. Paris, 1868.

phatiques voisins et dans les viscères, jusqu'à ce qu'ils aient tué le malade, je maintiens rapprochées des affections jusqu'ici connues sous le nom de *cancer*, et qu'on voudrait à tort séparer les unes des autres. En effet, elles existent séparées sur un même sujet, elles se succèdent dans le même endroit et sur la même personne ; leur caractère de répullulation est le même : c'est donc une seule et même maladie quant à sa nature, bien qu'elle soit différente dans sa forme extérieure ; et, comme le scrofulisme engendre le tubercule, l'abcès froid ou la dermatose, le *cancérisme* produit les *nosorganies cancéreuse, épithéliale, fibro-plastique*, etc.

Une fois ces notions établies, je reviens à l'hérédité du cancer, qu'il faut établir au point de vue de la transmissibilité d'une diathèse, et non pas comme transmissibilité du cancer d'un organe sur des organes de même nom, chez les descendants de la famille. Alors on trouve dans les auteurs, et en clinique, de nombreuses observations qui établissent la nature héréditaire du *cancérisme*.

Bayle et Cayol rapportent avoir vu trois cancéreux dans une famille de cinq personnes.

Une mère ayant un carcinome de la face eut un fils qui mourut d'un cancer de l'estomac.

L'empereur Napoléon I^{er} est mort, comme son père, d'un cancer de l'estomac.

L'héritier a cité les observations d'un homme mort d'une affection cancéreuse de l'estomac, dont le père était mort de la même maladie ; puis celle d'une sage-femme morte avec sa mère et sa sœur de la même affection, ayant aussi l'estomac pour siège. Piorry a cité le fait d'une femme de soixante-six ans morte de cancer de l'utérus, dont le fils eut un sarcocele, et celui d'une femme avant une tumeur ulcérée de la cuisse gauche, dont le fils a tous les symptômes du cancer de l'estomac. Velpeau a rapporté des faits du même genre à l'Académie de médecine, dans la discussion de 1855 sur le cancer (1) ; j'en ai observé plusieurs, et j'ajouterai, tout le monde en a vu, car ils ne sont pas rares. Ils me paraissent suffisants pour établir la transmission héréditaire possible du cancer. Seulement, et toute la difficulté est là, dans quelle proportion s'observe cette hérédité ? Il est impossible de le dire. Aucune statistique satisfaisante n'a été publiée sur ce point. Je rejette absolument celles qui ont été faites d'après les observations prises dans les hôpitaux, je les déclare fausses et illusoires, ne croyant pas qu'on puisse se fier aux renseignements incomplets des malades pauvres et ignorants, dont la famille dispersée est souvent morte à l'hôpital de maladies dont ils ignorent la nature et le nom. J'ai l'expérience de ces recherches, et je sais à quoi m'en tenir sur leur inutilité. Une statistique médicale, ainsi faite sur les oui-dire de l'ignorance, peut bien avoir l'apparence de la vérité ; mais, pour les esprits justes elle n'est qu'un manteau de l'erreur.

V. *Maladies vermineuses*. — Les *maladies vermineuses*, ou du moins l'aptitude à leur développement, sont considérées comme héréditaires par Hippocrate, Bremser (2), Rosen, Davaine (3), etc. P. Lucas dit qu'on a vu des enfants naître

(1) Velpeau, *Bulletin de l'Académie de médecine*. Paris, 1854-55, t. XX.

(2) Bremser, *Traité des vers intestinaux*. Paris, 1837.

(3) Davaine, *Traité des entozoaires*. Paris, 1860.